

*La ferme des animaux*, George Orwell  
Extrait du chapitre 1

« Quelle est donc, camarades, la nature de notre existence? Regardons les choses en face : nos vies sont brèves, laborieuses et misérables. Nous naissons, on nous donne tout juste assez de nourriture pour ne pas crever de faim et ceux d'entre nous qui le peuvent sont obligés de travailler jusqu'aux dernières limites de leurs forces. Alors, quand arrive le moment où nous cessons d'être utiles, on nous abat, avec la plus atroce des cruautés. Il n'est pas un animal en Angleterre qui, ayant dépassé l'âge de un an, ne connaisse le sens de mots comme loisir ou bonheur. Il n'est pas un animal qui soit libre. La vie de l'animal n'est que misère et servitude, voilà la simple vérité. « Mais tout cela est-il dans l'ordre naturel des choses ? Notre pays est-il si pauvre qu'il ne puisse offrir une vie décente à tous ceux qui demeurent sur son sol ? Non, camarades, non, mille fois non ! Le sol de l'Angleterre est fertile et son climat est agréable. Il peut fournir une nourriture abondante à bien plus d'animaux qu'il n'y en a aujourd'hui. Notre ferme à elle seule pourrait subvenir aux besoins d'une douzaine de chevaux, d'une vingtaine de vaches et de centaines de moutons – et leur offrir un confort, une dignité qu'on ne peut même pas imaginer actuellement. Alors pourquoi poursuivons-nous dans de telles conditions ? Parce que la quasi-totalité de ce que nous produisons nous est volée par l'homme. C'est là, camarades, qu'est la réponse à tous nos problèmes. Elle tient en un mot, l'homme ! L'homme est notre seul véritable ennemi. Éliminez l'homme, et les racines de la faim et de l'esclavage seront abolies à tout jamais. [...] »

*La ferme des animaux*, George Orwell  
Extrait du chapitre 2

On était début mars. Pendant les trois mois qui suivirent, il y eut une intense activité secrète. Le discours de Major avait donné aux plus éclairés des animaux de la ferme de nouvelles perspectives d'existence. Ils ne savaient certes pas quand la révolution annoncée par Major aurait lieu ; ils n'avaient même aucune raison particulière de croire qu'elle se produirait avant leur mort mais il était clair à leurs yeux qu'ils devaient la préparer. Les tâches d'enseignement et d'organisation furent naturellement confiées aux cochons qui passaient généralement pour les plus intelligents des animaux. Bénéficiant parmi eux d'une renommée certaine, il y avait deux verrats qui répondaient aux noms de Napoléon et Boule de Neige et que M. Jones élevait pour la vente. Napoléon était un imposant cochon du Berkshire à l'air sauvage – le seul Berkshire de la ferme : peu causant, il avait la réputation de savoir de qu'il voulait. Boule de Neige était plus vif d'esprit que Napoléon, meilleur orateur et plus inventif. On le disait aussi plus instable. Tous les autres mâles de la ferme étaient des porcs de boucherie. Le plus connu d'entre eux était un petit cochon bien gras et lesté aux joues rebondies et au regard pétillant surnommé Cafteur. Il avait la voix enjouée et le geste rapide. C'était un brillant orateur et, quand il abordait des questions épineuses, il avait une façon bien à lui de sautiller d'une patte sur l'autre et de remuer la queue, ce qui ajoutait à sa force de conviction. Les autres disaient de Cafteur qu'il était capable de vous embobiner par ses discours.

Ces trois-là avaient fait de l'enseignement du vieux Major un véritable système de pensée complexe qu'ils avaient baptisé l'animalisme. Plusieurs nuits par semaine, après que M. Jones se fut endormi, ils tenaient dans la grange des meetings secrets pour exposer aux autres animaux les principes de l'animalisme. Dans les débuts, ils se heurtèrent à beaucoup d'apathie et de stupidité. Certains animaux évoquaient le devoir de loyauté envers M. Jones, qu'ils continuaient d'appeler le « maître », ou faisaient des remarques simplistes du genre : « C'est M. Jones qui nous nourrit, qu'arriverait-il s'il mourait ? »